Identité et aliénation

Cours transversal 2

1. Spinoza

L'identité d'un individu humain, c'est-à-dire l'égalité à soi-même, en tant que constante et permanente, n'est pas donnée d'emblée comme réelle, effective. Certes, elle exprime une essence sise dans les deux attributs divins dont nous sommes des parties (le corps comme partie de l'Étendue, l'âme, ou l'esprit comme partie de la Pensée), mais quant à l'existence, elle ne saurait s'appuyer sur le concept de substance (ce qui demeure le même éternellement sous la série des accidents), que Spinoza réserve à Dieu. L'homme est un mode fini de la Nature naturante : il est un effet lointain de séries infinies de causes, et en cela soumis à la finitude de la contingence et de la durée. Son identité personnelle est donc fragile et précaire : il aurait pu ne pas être (contingence d'existence) et il aurait pu être autre que ce qu'il est (contingence d'essence). Il se définit non par la pensée ou la raison, mais par l'appétit et le désir comme appétit avec conscience de lui-même (*Éthique*, III, prop. IX et scolie), c'est-à-dire par une certaine quantité de force (physique, nerveuse, psychique, intellectuelle, etc.). Cela en fait sa particularité. Mais s'il est lui-même centre de force, d'énergie et de puissance, et s'il exerce toujours son droit naturel, il se heurte sans cesse et nécessairement aux autres appétits, ce qui provoque des conflits, qui le détruisent ou qui le font grandir, qui abaissent ou qui augmentent sa puissance d'exister. Mais de toute façon, cette identité sera détruite, car tout individu finit toujours par rencontrer un individu plus fort qui mettra fin à ses jours. Il n'en demeure pas moins que cette identité instable est, du point de vue de Dieu, une forme de vérité éternelle de fait : cet homme a existé, on ne peut défaire ce que la puissance de la divine Nature naturante a produit.

Une fois l'existence donnée, dans le désordre et le hasard des rencontres, l'identité personnelle a à assumer le fait d'être dans le temps de la durée : de l'enfance à la vieillesse (Spinoza, mort à un peu plus de 44 ans, n'y parvient pas), la vie est aventure et imprévisibilité. L'individu dispose d'une durée indéfinie de vie. Mais le désir insiste pour se satisfaire, pour persévérer dans l'être, soit en se conservant (la vie ordinaire), soit en augmentant sa puissance (apprendre à polir des lentilles, écrire *l'Éthique*, se lier solidairement aux autres hommes, par exemple). L'identité change, mais pas fondamentalement : elle transforme surtout les modes d'expression de son désir. Il y a donc deux plans à lier, un plan ontologique (où s'exprime l'essence du mode fini) et un plan existentiel, où se dévoilent les effets des causes qui déterminent le sujet (Spinoza devient définitivement « juif renégat » après le *herem* prononcé contre lui en 1656, à 24 ans), mais aussi, heureusement, les effets des causes par où il se détermine lui-même, par une certaine puissance accrue de son désir (vouloir devenir autonome, devenir polisseur de lentilles, tenir à être savant en langue hébraïque, par exemple). La question de l'identité devient alors celle de la nature, l'invariant qui commande une continuité dans le travail des différences : l'égalité à soi-même, modifiée par certaines formes de l'altérité. Voilà pourquoi l'identité personnelle dépend d'abord de la force et de la teneur de l'intériorité psychique de l'individu : au pire, elle est ballottée par les flots imprévisibles et incertains de la vie et elle demeure dans la servitude (*Éthique*, I, Appendice ; IV, Préface), au mieux elle se ressaisit d'elle-même, se détermine à partir d'un fonds naturel dynamique, le désir, et conquiert des formes de liberté, soit par le savoir-faire (l'artisanat), soit par le savoir (la connaissance des sciences et la connaissance des choses singulières). Ainsi, Spinoza sera-t-il parvenu à devenir « Spinoza »...

L'aliénation, c'est-à-dire le fait de devenir absolument autre, de perdre la faible solidité qui nous fait être, le petit jeu de liberté naturelle qui nous aide pourtant dans le labyrinthe de la vie sociale, nous apparaît sous une double forme : elle peut venir du hasard des rencontres (un bacille, un criminel, un despote), comme de soi-même. Il faut

ainsi être attentif au désir de servitude des individus en société : **c'est l'obéissance qui fait le sujet, et l'on ne peut que s'étonner du fait que la multitude devienne complice de sa propre aliénation, de son "devenir-autre" négatif, La puissance des hommes de pouvoir (autorités religieuses et politiques) et la crédulité des esprits sont telles que les hommes finissent par croire, comme des enfants, à des sornettes et des extravagances, et par renoncer à de trop grandes parts de leur droit naturel, c'est-à-dire à ce qui reste de leur liberté.** C'est pour cela que l'accent est mis sur le danger de transférer tout son droit naturel au souverain, qu'il soit prêtre, monarque ou État, dès lors que l'individu entre dans l'état civil des lois: le risque, c'est la fusion de l'individu dans la collectivité, la disparition de sa liberté fondamentale, et cela se voit dans les fantasmes de domination absolue et inconditionnelle des communautés closes. Et si la plupart des régimes politiques et des institutions religieuses tablent sur les processus d'aliénation et de servitude pour mieux assurer leur pouvoir, il n'en demeure pas moins que la véritable vocation des États et des Religions (leur sens supérieur) consiste à diminuer le degré d'aliénation des sujets et d'augmenter leur réalité et leur identité concrète, en assurant aussi bien la sécurité, l'augmentation du champ de conscience et la liberté de penser que la solidarité collective et coopérative. Le gain d'identité forte et la perte de la servitude et de l'aliénation sont des affaires collectives, elles ne peuvent se faire que par réciprocité : il faut toujours penser qu'une existence est le produit d'une infinité de causes, qui s'appellent aussi « les autres hommes ». Et si nous n'apprenons qu'à la fin des processus de production de soi que nous sommes serfs ou autonomes, et s'il apparaît que seul le désir personnel peut nous aider, il ne faut jamais oublier les désirs des autres qui nous concernent en bien et en mal, selon le besoin d'adversité ou le besoin d'entraide. Nous ne cheminons jamais seuls sur les sentiers de l'existence.

2. Eschyle

La question de l'identité et du risque d'aliénation par la confrontation à l'autre peut se poser à deux échelles : celle de l'individu face au groupe et celle de l'individu confronté à l'altérité en face de lui ou, pire, en son propre sein. Eschyle, hanté par la célébration de la communauté, n'envisage réellement que la première. **L'individu isolé n'a guère de place dans son œuvre, on ne saurait le penser hors de la communauté à laquelle il se rattache.** Quand Oreste est jugé, seul, dans le dernier volet de l'Orestie, c'est pour nourrir une réflexion nouvelle sur la justice civile. Eschyle ne perçoit jamais l'inscription de l'individu dans le groupe comme une forme de perte, d'aliénation. La communauté, au contraire, offre à l'individu son identité et sa force (ce que nous prolongerons comme question en interrogeant la ou les communauté(s)), elle est toujours un surplus de sens. L'aliénation ne peut provenir que de la lutte entre deux communautés : aliénation d'un peuple conquis par un autre, « N'arrachez pas du sol avec ses racines, entièrement détruite, proie de l'ennemi, une ville qui parle le vrai parler de Grèce, des maisons que protège un foyer ! Ne courbez pas un pays libre sous un jour d'esclave. » (p. 145), implore Étéocle – ou crainte primitive de l'aliénation d'un sexe par la domination de l'autre, crainte vigoureusement exprimée par les Danaïdes et dans une moindre mesure par Étéocle.

La seconde confrontation, qui forme le terreau des théories freudiennes et des recherches de la psychanalyse, est indéniablement en jeu chez Sophocle, essentiellement, mais aussi chez Euripide. **Elle amène le sujet à scruter ce qui, en lui, lui est étranger.** C'est particulièrement sensible dans l'*Ajax* de Sophocle, où le héros éponyme ne sait que faire à son réveil de la folle pulsion meurtrière qui l'a poussé, dans un moment de transe inconsciente, à décapiter tout le bétail des Grecs en croyant s'en prendre aux Atrides et à Ulysse. Sophocle est sans doute le dramaturge le plus précieux pour la psychanalyse. Mais Euripide donnera une magnifique réflexion sur la dialectique du double, du même et de l'autre, dans sa dernière pièce *Les Bacchantes*, qui oppose tous les principes dont Dionysos forme la synthèse : vie/mort, sagesse/folie, mesure/démence, féminin/masculin, fécondité/aridité, douceur/violence... et dont Penthée et sa mère Agavé feront la douloureuse expérience. La montée de l'individualisme au cours du V^e av. siècle J.-C favorise en effet la réflexion sur l'identité et ses risques d'aliénation, mais Eschyle célèbre encore, lui, l'union collective qui fit la force des Grecs face aux Mèdes.

3. Edith Wharton

Cf cours : les apparences ou l'aliénation sociales et l'autonomie et l'authenticité personnelles et amoureuses.